

Qu'est ce que la famille?



Café Philo

Jeudi 14 Avril 2016,  
17H30 à l'Ecole Française

Entrée libre et gratuite,  
Événement ouvert à tous

*Groupe de réflexion philosophique initié par Guillaume Nicaise  
Jeudi 14 avril 2016 - Bujumbura*

Les différentes nationalités des participants ne pouvaient que polariser ce débat éminemment culturel pour les uns, fondamentalement affectif pour les autres.

Côté culturel, ardemment défendu par les Camerounais et les Sénégalais présents, priorité est donnée au lignage et à la mémoire. Le nom d'une personne, choisi par la famille, n'est jamais aléatoire, renvoyant à une filiation dépassant l'individu, installant un déterminisme. Avant d'être, on hérite. On ne peut se définir seul. Rejeter le lignage est un suicide social. L'individu est le chaînon d'une histoire où ses devoirs filiaux — valeurs a priori extérieures à sa personne — supplantent son humeur propre. Le voilà redevable du fait d'exister, fait impossible sans l'accord d'une famille qui enfante et nourrit. Cette dette qui jamais ne s'efface prend la forme de cette fameuse solidarité intra-familiale africaine magnifiée par un Occident humainement appauvri (l'Occidental, on le sait, s'invente des Eldorados émotionnels où l'Afrique — et la pauvreté en général — est amalgamée en un cliché où l'amour du prochain remplace la sécurité sociale et la sagesse des anciens remplace l'université).

“L'oreille ne peut pas grandir plus que la tête”, adage camerounais signifiant : “Écoute ton père !” Pour la nouvelle génération, difficile dans ce contexte de faire entendre ses idées innovantes, à moins d'un bouleversement dans les rapports inter-générationnels. Ces bouleversements surgissent parfois de loin, les révolutions sociales et techniques répercutant leurs ondes de choc aux confins d'une planète de plus en plus étroite.

Ce lien familial l'emporte sur la chose publique, ce qui au Cameroun, par exemple, entraîne, d'après les participants au débat, un désintérêt généralisé pour la politique nationale (la nation

existerait-elle exclusivement durant les championnats de football ?). Choisir entre la famille et l'intérêt de la nation est dès lors chose insensée. Le népotisme gouverne et la corruption guette. D'ailleurs, d'après l'intervenant sénégalais, impossible d'imaginer une démocratie de type occidental dans son pays. Prioritairement, le pouvoir doit partir des entités familiales (au sens large), intégrer leurs intérêts, pour ensuite s'étendre à la nation selon une logique fédérant tous ces groupes en une cause commune. En théorie cela paraît simple : un empilement sans sommet. Plus étonnant : on pleure la mort d'une personne jusque là inconnue sous prétexte qu'elle appartient à la famille. Que pleure-t-on ici ? Non pas la perte d'une proximité, mais l'affaiblissement d'un réseau d'intérêt et/ou d'un lien symbolique.

“La famille c'est le sang !” s'écrie un étudiant en médecine camerounais pour résumer sa position et celle de ses compatriotes, complétant la dimension culturelle d'une composante biologique. On est là loin de la rébellion, inévitable pour qui veut s'extraire de cette famille.

Cependant, le sang découle du mariage. Précédant le sang, des unions se scellent dans l'assurance d'une contrepartie matérielle, cédant là au courant économique, si puissant. Ces tractations n'excluent pas les conflits, forgeant des inimitiés tenaces entre familles concurrentes.

Côté affectif, un intervenant français avoue n'avoir pas pleuré à l'annonce du décès d'une tante éloignée, cependant qu'un intervenant suisse explique qu'un oncle jusque là ‘inconnu’ communique avec lui depuis son expatriation, tissant un lien familial réel à partir d'un vague lien familial théorique. Une intervenante italienne souligne la difficulté de s'extraire de la dynamique familiale, apparemment plus forte dans ce pays que dans d'autres parties de l'Europe, cette dernière n'offrant dès lors pas un visage unique dans cette problématique.

Inutile de s'étendre sur la famille nucléaire occidentale — éventuellement recomposée —, connue et reconnue, où la composante économique du mariage n'est pas toujours absente dans les familles bien nées. Ce noyau, pour faire bref, s'agglomère au cours d'une proximité quotidienne, sensorielle, concrète. On est là loin du lien symbolique.

Une participante d'origine turque, confirmant une Europe diverse, décrit la famille comme une cage dorée où la vie s'écoule sans heurt tant qu'un contrat tacite est respecté. Qu'un membre enfonce une règle, et la famille soudain s'impose dans toute sa pesanteur. Voici la chère fille cadette — celle pressentie pour vivre dans la maison du père et adoucir ses vieux jours — prenant la liberté d'épouser un burkinabé, initiative inadmissible aux yeux du père. La voilà aussitôt reniée, bannie, ostracisme aggravé d'une interdiction explicite faite aux soeurs et frères de l'accueillir. La sentence du père est obligatoirement celle du groupe. La famille ici n'est pas un choix, mais une somme de contraintes visant à préserver une réputation plus précieuse que la valeur individuelle. Rien ne prouve que l'amour paternel soit inexistant, mais tout prouve que les priorités de cette famille sont inversées par rapport à celles communément établies dans nombre de familles occidentales.

La famille, imposée dans mon enfance, structure mon développement pour, plus tard, adolescent, l'entraver. L'individu veut alors s'affirmer, repoussant provisoirement la famille, y retournant, une fois adulte accompli, selon un mouvement consenti. La famille devient un choix.

Cette famille ne passe pas avant la chose publique, le contraire nous choquerait. Il entre donc aussi une bonne part de rationalité dans notre construction affective de la famille. Nos balises républicaines demeurent intactes, nous évitant de confondre l'intérêt privé et l'intérêt public.

Les participants burundais témoignèrent d'une position nuancée où le choix prévaut parfois sur l'obligation : “Le voisin est ta famille.” Un autre dicton local ne dit pas autre chose : “Un ami vaut mieux que la famille.” Ainsi, la famille ici s'élargit aux amis, aux personnes avec lesquelles une proximité et une vision commune se construisent volontairement, sciemment. La prévenance, la compréhension, la protection, ces interactions vitales pour chacun de nous peuvent provenir du voisin plutôt que d'un parent. A-t-on ici une situation ‘hybride’, non plus faite de l'exclusive histoire généalogique, mais incluant aussi une histoire relationnelle ?

‘Histoire’, ‘histoire commune’, mot avancé et répété dans ce débat. Celui sans famille — rare heureusement — pourra confirmer son importance, lui qui sans cette perspective historique vit dans un vide. Son espace n’est structuré ni par ces repères temporels — ce rythme fondamental de la vie — ni par la présence d’un fort foyer concret et mémoriel d’où part tout élan assuré. Ce luxe de pouvoir s’écrier “Famille je vous hais” (Gide) n’appartient qu’à ceux riches d’une origine. Ceux non “nés quelque part” rusent des années durant pour cacher cette absence de lieu, simuler la normalité, s’inventer plutôt qu’être, craignant les événements sociaux. Un long combat avant de capituler et d’accepter cette nostalgie inguérissable.

Le modérateur du débat tenta d’élargir la notion de famille aux familles politiques et autres. Mais cette orientation ne souleva pas le même enthousiasme. La famille : un débat avant tout passionnel ?